



démocratie
& spiritualité

21 rue des Malmaisons, 75013 PARIS

Tél : 01 45 85 29 87

Courriel : info@democratie-spiritualite.org

Site : <http://www.democratie-spiritualite.org>

Lettre N° 111 du 15 novembre 2012

L'agenda

L'éditorial

- Entre vulnérabilité, démocratie et spiritualité, *Jean-Baptiste de Foucauld*

Nouvelles de l'association

Résonances spirituelles

- Approches du sacré

Débats démocratiques

- Mondialisation : les États peuvent-ils encore agir ?, *Nicole Saint Sernin et Jean-Claude Devèze*
- Une démocratie du vivre ensemble, *Bernard Ginisty*

Démocratie & spiritualité

- L'intuition fondatrice de Démocratie et Spiritualité confrontée à l'évolution du paysage religieux et socio-culturel, *Jean-Baptiste de Foucauld*

Libre propos

- Pouvoir de nouveau croire en ce qu'on fait, *Laurent Ott*

Échos d'ailleurs

- Tempête sous un crâne, un film de Clara Bouffartigue

Informations diverses

Pour recevoir La Lettre par courriel, inscrivez-vous au Yahoogroupe [Demospï](#) (Cet envoi est gratuit, mais une participation aux frais permet de faire vivre l'association. A titre indicatif, 30 € par an).

L'agenda

Au Forum 104, 104 rue de Vaugirard (75006)

- Jeudi 15 novembre, jeudi 13 décembre de 18h15 à 19h15 : **Méditation interspirituelle à la crypte** du Forum 104 (dorénavant un jeudi par mois, un quart d'heure plus tôt).

Au siège de D&S, 21 rue des Malmaisons (75013)

- Mardi 20 novembre à 20h30 : soirée sur l'**anthropologie du lien** organisée par les [Poissons roses](#) avec notre appui.
- Mercredi 28 novembre et mercredi 19 décembre, de 17 à 19h : **suite du nouveau groupe « Implication »** (*plus d'informations ci-après dans les nouvelles de l'association*).
- Mercredi 12 décembre de 17h à 19h : "**Estime de soi et altérité**" en vue de notre université d'été 2013.

L'éditorial

Entre vulnérabilité, démocratie et spiritualité

Jean-Baptiste de Foucauld

Chacun(e) d'entre nous porte en lui une forme particulière de vulnérabilité, qui a un caractère structurel, durable. C'est son ordalie, son épreuve, avec laquelle il (elle) va devoir vivre, le mieux possible, en donnant le meilleur de lui-même ou d'elle-même, s'efforçant de maîtriser cette vulnérabilité, de la surmonter avec plus ou moins de succès, souvent obligé(e) de s'y soumettre.

On voudrait bien qu'il en soit autrement, s'en débarrasser une fois pour toute, renforcer ce qu'il y a aussi de fort en chacun d'entre nous, et résorber ce qu'il y a de faible ou d'inachevé. Mais cela ne marche pas toujours, il y a comme un reliquat incompressible. Et pourtant nous ne devons pas nous y complaire ou même nous résigner, mais trouver un équilibre toujours à actualiser, toujours perfectible, entre résistance et soumission. On pourrait aussi considérer qu'elle n'est pas là par hasard, mais comme un défi qui nous oblige à faire front et à progresser.

Le problème est que cette vulnérabilité profonde, nous ne voulons pas la voir ni l'assumer. Nous la fuyons, nous la rejetons, nous l'ocultons, nous la maltraitons pour ne pas en souffrir alors qu'elle est constitutive de nous-mêmes. Et bien sûr, cette vulnérabilité que l'on ne veut pas voir chez soi, on la déteste d'autant plus chez les autres, elle sonne comme un désagréable rappel. On la fuit, d'autant plus qu'elle est apparente et manifeste et s'exprime comme un appel au secours. Là où l'entraide pourrait panser les plaies, aider à surmonter les difficultés, le lien social se dissout au moment même où il devrait se renforcer.

C'est en reconnaissant sa propre vulnérabilité, sans complaisance ni résignation, en y résistant tout en l'assumant, que l'on peut arriver à prendre en compte le moins mal possible celle des autres, les comprendre et les aider. Notre être vulnérable nous aide à comprendre et à soutenir. Parallèlement, notre être constitué nous permet d'aider et d'exiger. C'est cet équilibre qui soutient la société. Chaque fois que l'un de ces deux termes élimine l'autre, le vivre ensemble s'altère.

Cette reconnaissance de notre commune vulnérabilité nous permet de revisiter la démocratie : puisque chaque citoyen est à sa manière vulnérable, aucun ne peut décider seul, car nous avons besoin les uns des autres pour penser et agir de manière pertinente. Parce que nous sommes vulnérables, le pouvoir doit être partagé. Simultanément, parce que chaque citoyen possède en propre une part inaliénable, il a le droit et le devoir de se forger des convictions, de les exprimer et de tenter de les faire partager.

Nouvelles de l'association

Conseil d'administration du 16 octobre

Le conseil d'administration de D&S du 16 octobre a pris les décisions suivantes :

- le thème « *Estime de soi et altérité* » est retenu pour l'Université d'été du 30, 31 août et 1^{er} septembre 2013 ; elle se déroulera à Avon, près de Fontainebleau, comme en 2012. Elle sera préparée par quatre ou cinq réunions d'ici l'été, la première étant fixée au mercredi 12 décembre de 17h à 19h dans nos locaux ;
- comme proposé à notre université d'été 2012, il est préparé le lancement du groupe de travail « *L'intuition fondatrice de Démocratie et Spiritualité confrontée à l'évolution du paysage religieux et socioculturel* ». Une première note est disponible dans la lettre ci-après ;
- pour préparer nos *Recommandations pour la commission Sicard sur les fins de vie*, il est organisé les échanges avec Madeleine Cord ;
- Patrick Brun a accepté de remplacer Jean-Claude Devèze au poste de secrétaire de l'association ; ce dernier conserve pour le moment la responsabilité de notre Lettre mensuelle.

Groupe Implication

Le groupe implication s'est réuni pour la première fois mercredi 10 octobre. Notre partage a débuté par une inquiétude exprimée face au risque de « burn out », c'est-à-dire d'épuisement qui menace toute personne trop fortement engagée soit dans la vie professionnelle, soit dans les activités associatives ou militantes. La non maîtrise de son temps, la paralysie par les soucis, l'absorption par les soins donnés à sa famille conduisent à rechercher des lieux et des temps de desserrement des contraintes. Chacun de nous a pu s'exprimer sur ce qui remplit sa vie et ses possibilités de ressourcement (ses oasis de repos, de détente, de recueillement) en référence à l'engagement n° 1 du Pacte civique (cf. ci-dessous).

Le mot équilibre est revenu plusieurs fois tant dans nos vie personnelles qu'au niveau de la société. « Nous sommes des sociétés de délibération en recherche permanente de nouveaux équilibres », comme l'a dit l'une d'entre nous. « Comment trouver ou retrouver la saveur des choses », conclut-elle. On cite ainsi balades, éloignement de Paris, jardinage, séances de cinéma, rencontres avec des copains, temps de vie spirituelle... Une autre participante témoigne de sa pratique du discernement pour identifier la hiérarchie « des choses vitales et celles qui le sont moins ». Elle a appris à dire « non » et à poser des limites en renonçant au sentiment de toute puissance que peuvent donner les sollicitations de personnes en difficulté.

Nous avons décidé, pour les deux prochaines rencontres, de nous interroger sur nos relations avec Démocratie et Spiritualité et le Pacte civique : « Quel sens revêt pour moi ma participation à Démocratie et Spiritualité, et quels en sont les effets sur mes implications, sur ma vie ? (28 novembre à 17h rue des Malmaisons). Et « Quel sens revêt pour moi le Pacte civique et quels en sont les effets sur mes implications et ma vie ? » (19 décembre à 17h au même lieu)

Engagement n°1 du pacte civique :

« Se donner régulièrement des temps de pause pour réfléchir au sens de son action et à l'équilibre de ses responsabilités : rechercher un juste équilibre entre les temps que l'on consacre à la satisfaction de ses besoins matériels, relationnels, intellectuels et spirituels. »

Résonances spirituelles

Approches du sacré

Dans un monde contemporain désorienté, comment redonner une signification au sacré, renouer avec la perception de cette dimension supérieure et faire en sorte qu'elle puisse donner une direction à notre vie ? Ci-après quelques éléments pour nous éclairer.

Le sacré

Texte affiché dans l'exposition permanente de l'Institut du Monde Arabe

Le sacré exprime une dimension singulière, fondatrice de l'homme, avec le monde visible et invisible qui l'entoure. Il est pressenti comme une dimension secrète non appropriable, voire interdite, de la réalité soustraite au domaine de l'utile qui, par opposition, relève du profane. Qualifier de sacré une pierre, un arbre, le vent, le feu ou l'eau, des temps et des espaces donnés, c'est leur conférer une signification qui déborde leur seule signification matérielle et les rattache à l'origine, et à l'ordre de l'univers en étroite relation avec le cadre naturel et le mode de vie d'un groupe humain particulier. Les expressions du sacré résultent d'une élaboration culturelle collective qui se traduit en mythes et symboles, se transmet par tradition, s'inscrit dans des préceptes et des interdits et se célèbre par des rites.

Qu'y a-t-il pour vous de plus sacré ?

Extraits tirés du livre « Le sens du sacré », publié en 2011 sous la direction de Nathalie Calmé (Albin Michel)

Chaque situation est sacrée parce que c'est au cœur de cette situation, ici et maintenant, que nous pouvons nous sentir en relation avec la réalité ultime telle que nous la concevons.

Arnaud Desjardins

Le plus sacré, pour moi, c'est la vie. Sous toutes ses formes, sous toutes ses apparences, avec toutes ses contradictions.

Jacques Salomé

Le sacré est cet épanouissement de l'instant de grâce de la fleur, de tout geste, de tout visage qui se trouve transfiguré par cette présence qui s'enlace. Tout juste à ce moment-là, l'éternité vient de se poser.

Jean Letschert

Le sacré ne peut être connu que par le sacré. Pour chacun de nous, il symbolise ce que nous tenons en plus haute estime, ce qui nous est le plus cher et le plus pur selon les différentes approches spirituelles et intellectuelles que nous avons de lui.

Cheikh Khaled Bentounes

Débats démocratiques

Mondialisation : les États peuvent-ils encore agir ?

Notes prises par Nicole Saint Sernin et Jean-claude Devèze au Forum du Nouvel Obs les 12 et 13 octobre au Châtelet

En introduction des neuf tables rondes du forum, Laurent Joffrin s'est dit persuadé qu'il était possible de réguler le libéralisme économique. Nous reprendrons ci-après des éclairages sur deux des débats qui ont mis en évidence le manque de volonté politique en France et en Europe.

Dans la table ronde consacrée à « *Que peut encore le politique ?* », Michel Serres s'est interrogé sur des institutions politiques en décalage avec ce qu'est devenu notre monde : l'effondrement de l'agriculture et des langues locales : au début du 20^e siècle, en France, la population paysanne était supérieure à la moitié de la population, aujourd'hui elle est de 0,8 %, on n'est plus dans le même monde. Alors que la population mondiale a quadruplé, la population urbaine a dépassé celle des campagnes : on n'est plus dans la même humanité ! Compte tenu de l'espérance de vie, un couple est censé se jurer fidélité non pour dix ou quinze ans, mais pour beaucoup plus : on n'est plus dans la même société!

Pour Michel Serres, la démocratie exige de plus en plus qu'on écoute les foules et de moins en moins qu'on les éclaire ; de la même manière, devant des étudiants, on n'est plus face une présomption d'ignorance, mais devant des jeunes pouvant s'informer sur des moteurs de recherche et Wikipedia (il appelle « Petite Poucette » les jeunes de 0 à 35 ans qui sont nés avec le numérique). Il constate aussi que des socialistes utopistes nous ont laissé un héritage social comme les crèches et la sécurité sociale. !

Francis Fukuyama, philosophe américain, auteur de « [La Fin de l'Histoire et le dernier homme](#) », se demande si les nouveaux outils numériques (cf. Facebook pendant le printemps arabe) créent une nouvelle conscience supra nationale ou sont source d'une forme de désorganisation affaiblissant l'autorité des entités politiques existantes. Des milliers de conversations privées créeraient des informations et des croyances stéréotypées qui conduiraient à une dissolution de l'action collective. En Égypte, ce sont les militaires et les frères musulmans qui ont pris le pouvoir, les jeunes n'étant pas en mesure de proposer des organisations et un programme politique. Il se demande si la mélancolie démocratique (penser, par exemple, qu'Obama ne sera pas réélu) ne procède pas du fait que le champ du possible s'est réduit ; l'élection, comme ardoise magique de nouveaux possibles, a perdu son règne à un moment où les peuples ont le sentiment que le monde est sous contrainte. Des mouvements comme « Occupy Wall street » sensibilisent sur les problèmes d'inégalités, mais ils ne sont pas assez organisés pour proposer un nouveau mouvement politique et un programme. Il déplore que l'identité européenne n'ait pas été suffisamment construite, une identité qui prendrait la place d'une identité nation.

Dans la table ronde consacrée à « *Pour sortir de la crise : solidarité ou austérité ?* », les économistes Jacques Généreux, Jean-Paul Fitoussi et François Lenglet ont été d'accord pour demander plus de régulation des marchés financiers et plus de pouvoir à la BCE, mais ont aussi préconisé une application souple de la règle d'or sur les 3 % de déficit public. Jacques Généreux a présenté le diagnostic le plus complet de la situation : elle se caractérise à la fois par une crise en lien avec les agissements de la sphère financière privée, une distribution inégalitaire des revenus, un assèchement des ressources publiques et un manque de volonté politique conduisant à toujours plus d'austérité. Jean-Paul Fitoussi a noté que la zone Euro se caractérisait par une monnaie sans souverain alors que les dettes sont souveraines. François Lenglet, en désaccord avec Thierry Breton, a plaidé pour un non remboursement intégral des dettes souveraines : « rembourser une dette excessive est mortifère », car cela risque de détruire la société. Sur ce dernier point, JP Fitoussi s'est interrogé sur la longueur d'une crise qui dégrade progressivement notre capital humain et social.

Une démocratie du vivre ensemble

Chronique hebdomadaire de Bernard Ginisty du 9 novembre 2012

Toute société ne peut se développer que si ses différents protagonistes sont d'accord sur des repères communs. Ces règles de fonctionnement permettent de ne pas coloniser la relation entre les hommes par un prétendu rapport à un absolu. La démocratie a été possible le jour où l'opposant n'a plus été considéré comme le mal absolu qu'il faut éliminer, mais comme porteur d'un point de vue minoritaire sur la réalité sociale, qui a des droits, et qui peut très bien, par des mécanismes d'alternance, devenir demain majoritaire.

L'avancée démocratique a donc consisté à libérer l'espace politique des enjeux où l'homme se confronte à l'absolu. C'est le sens de la séparation des Eglises, des religions et des Etats. Cela ne signifie pas que la sphère politique devrait devenir antireligieuse, mais qu'elle se reconnaît comme un espace relatif devant permettre la coexistence des citoyens dans leur différence. Elle sait que « *Le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde* ».

La résurgence de l'investissement de l'espace public par une certaine intolérance religieuse traduit à la fois une perte de confiance dans les valeurs républicaines, source de la démocratie, et une crise qui traverse les religions. Faute de travail théologique, exégétique, spirituel, elles ont laissé se développer en leur sein des fondamentalismes retrouvant le rapport idolâtre entre le sol et les dieux qui justifie toutes les violences. Nous n'assistons pas au retour du religieux qu'aurait annoncé Malraux, mais à celui de l'idolâtrie. C'est-à-dire à la transformation en absolu d'une religion, d'un pays, d'une vision du monde, d'intérêts privés. Il ne faudrait pas croire que l'Islam ait le monopole de ce néo-fanatisme qui envahit l'espace politique. On retrouve des phénomènes similaires dans les courants fondamentalistes juifs, dans des mouvements extrémistes hindous, ou chez certains représentants de courants évangélistes américains qui font des Etats-Unis le nouveau peuple élu. Et comment ne pas voir à quel point l'économisme financiarisé ne cesse d'imposer ses dogmes, comme l'écrivait le sociologue Pierre Bourdieu : « *Ce n'est peut-être pas par hasard que tellement de gens de ma génération sont passés sans peine d'un fatalisme marxiste à un fatalisme néo-libéral : dans les deux cas, l'économisme désresponsabilise et démobilise en annulant le politique et en imposant toute une série de fins indiscutées, croissance maximum, compétitivité, productivité* » (1). Les dégâts causés par les spéculations financières où des millions de personnes sont sacrifiées sur l'autel d'une raison monétaire ne sauraient constituer une alternative à l'écroulement du dogmatisme communisme.

Dans son fameux roman « *Le Nom de la rose* », Umberto Eco écrit : « *Le diable n'est pas le principe de la matière, le diable est l'arrogance de l'esprit, la foi sans sourire, la vérité qui n'est jamais effleurée par le doute. Le diable est sombre parce qu'il sait où il va et, allant, il va toujours d'où il est venu* » (2). Nous échapperons au diabolique dans la mesure où, comme Abraham, nous savons en permanence quitter les certitudes dans lesquelles nous tournons en rond, pour prendre le risque de la découverte toujours inattendue de l'autre.

(1) Pierre BOURDIEU : *Contre-feux*, Editions Liber-Raisons d'agir, Paris 1998 p.56

(2) Umberto ECO : *Le Nom de la rose*, Editions Grasset, 1982, page 596

Démocratie et spiritualité

L'intuition fondatrice de Démocratie et Spiritualité confrontée à l'évolution du paysage religieux et socio-culturel

JB de Foucauld, après examen des remarques de Jean-Claude Devèze, Jean-Claude Sommaire, Sylvie Taussig et Eric Vinson, et suite au débat du CA de D&S du 16/10/2012.

L'intuition fondatrice de Démocratie et Spiritualité, en 1993, reposait sur l'idée que la démocratie, pour s'accomplir pleinement, doit s'appuyer sur des forces morales et spirituelles (au rang desquelles figurent les religions), éventuellement devenir elle-même une source d'approfondissement spirituel, et que, parallèlement, les religions et les spiritualités ont besoin d'une régulation démocratique pour parer au péril de l'intolérance ou de l'évasion hors du monde qui les menace toujours ainsi que pour contribuer utilement au vivre ensemble. Une fécondation mutuelle est donc nécessaire et possible, tout en allant pas de soi et devant être inventée en chaque circonstance.

Simultanément, dans le contexte de la chute du mur de Berlin, les initiateurs de Démocratie et spiritualité s'inquiétaient des conséquences de la fin de l'utopie communiste sur l'équilibre de nos sociétés occidentales : plus d'espoir d'un monde meilleur, à construire, ici et maintenant, pour les

milieux populaires, et plus d'obligation, pour les forces économiques, d'accepter la justice sociale pour conjurer le péril totalitaire. Un certain modèle social européen occidental, construit dans l'après-guerre par la conjonction des forces démocrate-chrétiennes et sociale-démocrates, risquait d'être brutalement remis en cause.

Où en est-on aujourd'hui ?

En 1993, lors de la rédaction de la Charte, le paysage religieux pouvait être résumé comme suit :

- la théorie politique de cette fécondation mutuelle restait largement à écrire, bien qu'il y ait diverses prémices ; nous en sommes toujours là aujourd'hui, malgré divers travaux utiles ; la démocratie reste en panne d'une vision théologico-politique (ce qui fonde les valeurs supérieures, y compris les droits de l'homme) ouverte à tous ;
- la chute du communisme risquait d'être pour les démocraties une victoire à la Pyrrhus : privées d'adversaire et de contrepoids, elles risquaient de s'affaïsser sur elles-mêmes, sous le poids du chacun pour soi et de l'illimitation des désirs ;

L'évolution de la société française semblait rendre possible cette fécondation : laïcité largement admise par tous, épuisement des querelles anciennes autour de l'école libre, décrispation idéologique, intégration progressive des chrétiens dans le jeu démocratique, position de l'Église moins surplombante et plus généreuse sur le plan social, évolution générale des religions marquées par la désinstitutionnalisation, la contestation du centre et l'individuation, indices d'une soif spirituelle et d'un désir d'intériorisation en rapport avec la montée d'un individualisme de masse, mais offrant néanmoins un potentiel d'action.

Cependant force est de constater, aujourd'hui, que cette fécondation souhaitée n'a pas eu lieu autant qu'on aurait pu l'espérer. En 2012, nos démocraties sont minées par la chrématistique (l'avidité) et par l'exclusion, sous ses diverses formes, et qu'elles vont avoir le plus grand mal à solder les trois dettes qui sont suspendues sur leurs têtes : la dette financière, la dette sociale et la dette écologique.

Le Pacte civique s'efforce de répondre à cette problématique contemporaine en promouvant la responsabilité, l'engagement, la coopération et la mobilisation autour de valeurs et d'objectifs bien définis, une sobriété créative, juste et fraternelle, source de rénovation du vivre ensemble et de rehaussement de la qualité démocratique.

Pour beaucoup, il incarne bien l'intuition fondatrice de Démocratie et Spiritualité, mais de manière sans doute trop implicite, ce qui tantôt gêne, tantôt laisse insatisfait. D'où, pour partie, les difficultés qu'il rencontre. En même temps, il risque, par l'énergie qu'il mobilise, de rendre cette association sans objet si celle-ci ne revisite pas son projet initial à la lumière des évolutions de notre société, notamment celles de son paysage religieux. Pour retrouver un nouvel élan, Démocratie et Spiritualité doit maintenant s'ouvrir et se refonder en recherchant de nouveaux partenariats avec des intellectuel(le)s et des mouvements investis sur des champs proches.

En effet, le paysage religieux, au sens large du terme, a lui-même beaucoup évolué, en lien avec d'autres évolutions socioculturelles qu'il faudrait également examiner. Et il n'est plus du tout sûr, finalement, qu'il facilite la fécondation dont nous aurions pourtant grand besoin. C'est précisément ce qu'il conviendrait d'examiner dans cette optique refondatrice, en prenant en compte les faits suivants :

- Depuis plusieurs années, on observe au sein de la société française, laïque et sécularisée, une montée continue de « l'indifférence » à l'égard du religieux (athéisme, agnosticisme, etc.), mais cela ne veut pas dire pour autant que ce segment de population très hétérogène soit indifférent à toute dimension spirituelle. L'« humain » peut y remplacer le « divin ». La problématique de la spiritualité laïque reste à étudier.
- Du côté du catholicisme, on constate un affaiblissement du rôle de l'Église catholique dans la société et une montée d'un christianisme clairement identitaire tenté par un théologico-

politique peu ouvert au changement et peu démocratique ; toutefois, les chrétiens, largement acquis aujourd'hui à l' « autonomie du croire », exercent au sein de la société civile un pouvoir d'influence important qui contribue à maintenir le lien social.

- Le protestantisme traditionnel, acquis de longue date à la laïcité, a perdu beaucoup de son identité religieuse du fait de sa volonté d'assimilation aux valeurs républicaines. Il est aujourd'hui bousculé par la vitalité des mouvements évangéliques, souvent conservateurs, largement implantés chez les minorités ethniques non musulmanes. Posant moins de problèmes en apparence que l'islam, ce phénomène religieux important, nouveau dans notre pays, est trop souvent oublié des réflexions sur la laïcité.
- Le judaïsme, communauté fermée qui ne fait pas de prosélytisme, soucieux de garder mémoire de la shoah, connaît aujourd'hui un certain repli communautaire pour faire face aux dangers de l'assimilation par les mariages mixtes, défendre l'existence de la terre refuge d'Israël dont l'existence est toujours menacée, et se protéger des nouvelles formes d'antisémitisme qui animent beaucoup de jeunes franco-maghrébins.
- Du côté de l'islam, un ensemble très vaste de problèmes et malentendus, qui rendent le débat très compliqué pour ne pas dire illisible mais absolument indispensable comme l'actualité nous le rappelle constamment : problèmes quant à l'interprétation du texte fondateur et au droit à la critique, à sa mise en pratique (vis-à-vis des femmes, de la liberté religieuse, etc.), à sa résonance démocratique (ou pas), au terreau social miné par les inégalités, discriminations et exclusions dans lequel il s'insère, à la difficulté d'en trouver des représentants légitimes, à la contamination par des conflits socioculturels ou politiques français ou internationaux, aux risques ou tentations de violence qui en résultent, de populisme, de recours à des boucs émissaires. D'où l'affirmation de radicalismes jumeaux et opposés, entre salafisme et islamophobie.
- Le bouddhisme, présent en France à travers les communautés asiatiques et un certain nombre de convertis à la recherche d'une paix intérieure, ne peut être complètement ignoré des réflexions à mener, pas plus que l'hindouisme dont le dieu à tête d'éléphant Ganesh concourt, une fois par an, à l'animation des rues parisiennes des quartiers indo-pakistanaï, sans oublier bien sûr les Témoins de Jéhovah très actifs auprès des personnes fragilisées par la maladie ou les conditions de vie.
- Du côté des spiritualités informelles, nombreuses et variées, une réelle difficulté à dépasser le cadre individuel ou communautaire et à créer de la coopération sociale.
- Enfin du côté de la laïcité, une hésitation entre une vision restrictive, très présente chez beaucoup de nos concitoyens qui n'ont pas intégré les changements intervenus au sein de notre société, et qui risque de dériver vers une certaine forme d'islamophobie, ou bien une vision ouverte, mais minoritaire, soucieuse de préserver le vivre ensemble d'une société devenue multi culturelle.
- Sans oublier que, dans cette société devenue multiculturelle, le « vécu » personnel du religieux dans la vie quotidienne, la prise en compte du dogme et des diverses obligations et interdits, l'acceptation de la critique du sacré, etc. peuvent être extrêmement variables suivant les individus. Cela peut rendre dialogues et échanges très délicats à mettre en œuvre.

Il faudrait tenir compte aussi des rapports entre mondialisation et religion, de l'impact des migrations, de celui des nouvelles techniques de communication. Et aussi bien sûr de la méfiance mutuelle qui existe toujours entre les États et les religions qui doivent vivre ensemble sans tomber, d'un côté ou de l'autre, dans la tentation de l'instrumentation intéressée ou de l'irréductible méfiance.

Dans ce paysage compliqué et conflictuel, on peut faire l'hypothèse que la recherche d'une fécondation mutuelle entre démocratie et spiritualité reste valable et pourrait même constituer un fil directeur pour aider à la solution des problèmes de ce temps. Mais à quelles conditions, selon quelles méthodes, avec quel(le)s partenaires ? Voilà ce que précisément on pourrait demander à un groupe de travail d'examiner.

Libre propos

[Pouvoir de nouveau croire en ce qu'on fait](#)

Texte de Laurent Ott publié le [12 octobre 2012](#) par [intermedes](#)

Ce qui caractérise, peut-être de la façon la plus dramatique, la situation actuelle de l'éducation, du social (mais aussi de l'école) dans notre pays, c'est que personne ne semble plus vraiment croire en ce qu'il fait. Cette crise est bien morale, et elle voisine au fond la dépression en tant que logique d'action.

Les enseignants ne sont-ils pas les premiers à douter y compris de la valeur de leur travail quand ils ne mettent pas leurs propres enfants dans leur école?

On sent que cette crise de foi va bien au delà de l'habituelle méfiance envers les institutions, ou d'une classique méfiance envers le système. Ce n'est plus seulement aujourd'hui pour la politique qu'on n'a plus espoir. On est bien au-delà de la perte des illusions sur le pouvoir et la volonté de changer les choses, les institutions. À présent, c'est bien en eux-mêmes en tant qu'acteurs sociaux et éducatifs, que nos contemporains ne croient plus.

Or, ne plus croire en soi en tant qu'acteur, en tant que citoyen, en tant que professionnel, c'est ne plus croire en soi, tout court.

C'est nier sa puissance de vie, de réagir et d'inventer. C'est oublier ou négliger notre expérience, nos capacités et notre intelligence du monde et des choses. Ne plus croire en sa propre action, en son propre travail mène à un autre désespoir : rien n'en pourra changer. Une implacable certitude s'installe là où la foi en soi vacille. Rien n'est possible, et surtout pas soi. Ce qui est étonnant c'est que cette négation n'empêche pas a priori de fonctionner et de faire son travail ; seulement on le fait avec dérision, on se caricature soi-même. On s'oblige au détachement. On se jure à soi-même qu'on n'investit rien de personnel dans son boulot (quand on en a), et on se shoote à ne penser qu'aux vacances, à la vacance, au vide.

Croire de nouveau en ce qu'on fait, est-ce possible ? Et si oui, comment ? C'est une étrange entreprise, un challenge absolu qui passe par se concentrer sur ce qui se joue, entre nous, ici et maintenant. En pédagogie sociale, on ne fait pas ou peu de projets; on ne mesure pas ce que l'on fait à l'aune des représentations surdéterminées. On oublie, un temps, les amères sentences que "rien ne pourra changer", que "ce que nous faisons, n'est que goutte d'eau", que "de toute façon les décisions sont prises ailleurs", etc. Ici et maintenant ça change, partout où nous sommes, partout où nous installons nos tapis, partout où nous distribuons nos sourires et nos poireaux. Partout où nous établissons une relation vraie, un contact, avec tout enfant, avec tout adulte, avec tout celui qui partage l'instant. Et ce pouvoir, c'est maintenant. Au-delà d'y croire, on le fait.

Échos d'ailleurs

Cette rubrique se propose de se faire l'écho d'articles de presse, de livres ou d'autres formes d'expression (cinéma, théâtre) qui évoquent les liens et les tensions entre démocratie, spiritualité, culture, religion, politique. Nous vous invitons à l'alimenter de vos propres découvertes.

Tempête sous un crâne, un film de Clara Bouffartigue

Au collège Joséphine Baker de Saint-Ouen, en Seine-Saint-Denis, Alice et Isabelle enseignent à la même classe de quatrième C, tour à tour agitée, timide, joyeuse, turbulente, mélancolique. La première est professeure de lettres, la seconde d'arts plastiques. *Tempête sous un crâne* nous plonge le temps d'une année scolaire dans le quotidien de ces deux professeures, bien déterminées à transmettre à leurs élèves non seulement les moyens de s'exprimer, mais aussi ceux de créer.

Un thème essentiel du film, celui du silence réclamé par les enseignantes, se retrouve dans le générique de fin : c'est dans le silence que peuvent cheminer des paroles, des écrits et des images, repères pour la suite de vies à construire.

Restée un an sur place, la réalisatrice a réussi un documentaire sur l'acte d'enseigner dans un établissement tenu par une équipe énergique et soudée. À l'heure des "grands débats sur l'éducation", trop souvent occupés par les dénonciateurs des dérives de notre système scolaire, ce film rappelle que c'est la transmission d'une culture qui donne tout son sens au beau métier d'enseignant(e).

Informations diverses

- Le *Cahier de l'Université d'été D&S 2011* est disponible au secrétariat de D&S et [sur le site](#).
- La Coordination pour l'éducation à la non-violence et à la paix organise son 10^e Forum « **La non-violence à l'école** » qui aura cette année pour thème « La pédagogie de Janusz Korczak toujours d'actualité. Les droits de l'enfant et l'éducation à la non-violence et à la paix ».

Le Forum se tiendra samedi 17 novembre 2012, de 9h30 à 17h, au FIAP Jean Monnet (30 rue Cabanis, Paris 14^e)

Vous pouvez vous inscrire en utilisant le [formulaire d'inscription électronique](#).

- 18^e université d'automne de la LDH « **Jeunesses : quelles places dans la société ?** »
Les 24 et 25 novembre 2012, à l'espace Reuilly, 21 rue Hénard, 75012
- L'hebdomadaire *Témoignage chrétien*, l'Église Saint-Eustache, la Mission de France et l'association Confrontations vous invitent aux Conversations de Saint-Eustache
Évangéliser : Pourquoi ? Dans quel monde ? Pour qui et à quelles conditions ?
Mercredi 28 novembre à 20h à l'Église Saint-Eustache - rue Rambuteau 75001 Paris
- **La reconnaissance de la vie dans les médias...par-delà le jeu émotionnel des images**, avec Jean-Luc CASTEL, bouddhiste, Malick DIAWARA, musulman, Claude COHEN-BOULAKIA, juive, Christian SAINT-SERNIN, chrétien.
Mardi 4 décembre à 19H au forum 104 (104 rue de Vaugirard)